

## COMPOSITION ET MODÈLES DES DALLES FUNÉRAIRES GRAVÉES<sup>1</sup>

*par Hadrien Kockerols*

L'ancienne collégiale Saint-Ermel de Molhain conserve, à elle seule, la presque totalité du patrimoine funéraire médiéval de la « pointe de Givet ». Les plus précieuses dalles funéraires, à l'origine encastrées dans le pavement, furent dressées au 19<sup>e</sup> siècle contre les murs, ce qui a les a soustraites à l'usure des pas, et permet également de les observer avec attention. Trois dalles, représentant des chevaliers, sont alignées contre le mur sud du transept sud (Fig. 1). Ce sont respectivement : les dalles d'Alard de Rayves, +1425 (fig. 2), de Jean de Brabançon, +1404 (fig. 3) et d'Evrard de Rayves, + 1404 (fig. 4). Les dates de décès des trois chevaliers et très vraisemblablement également les dates de confection des trois monuments funéraires se situent dans une même période d'une vingtaine d'années. Presque contemporaines et présentes sur le même lieu, elles sont ainsi l'occasion de faire quelques observations relatives au mode de composition et à l'usage de modèles, au premier quart du 15<sup>e</sup> siècle, dans l'aire de production givetoise.



*Fig. 1. Collégiale de Molhain. Les trois dalles de chevaliers adossées au mur sud du transept sud.*

<sup>1</sup> Ce texte est repris en majeure partie d'un ouvrage concernant le patrimoine funéraire ancien de la région de Givet : H. KOCKEROLS, *Monuments funéraires en pays mosan – Pointe de Givet – Tombes et épitaphes 1200-1800*, à paraître.

## Les effigies



Fig. 2. Dalle d'Alard de Rayves



Fig. 3. Dalle de Jean de Brabançon

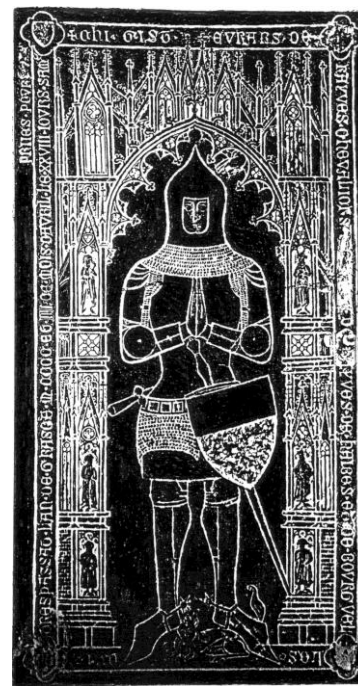
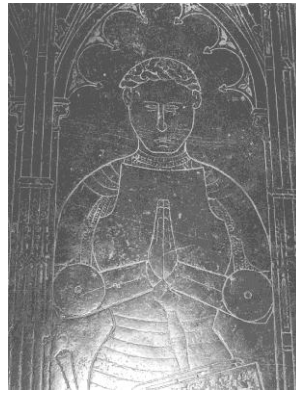
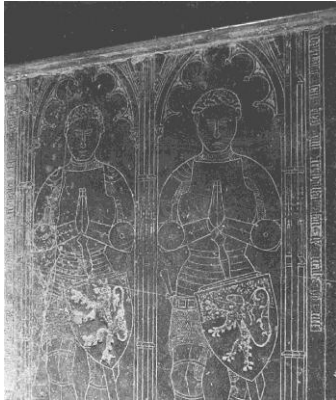


Fig. 4. Dalle d'Evrard de Rayves

Les trois chevaliers sont représentés en armure, les mains jointes en prière, comme il est d'usage à cette époque. Deux d'entre eux portent le casque en tête, le troisième, Alard de Rayves, est nu-tête. Sa silhouette présente plusieurs traits particuliers : la taille excessivement étroite, le baudrier (la ceinture à laquelle pendent l'épée et le bouclier) placé fort bas, les bras se fondant avec les épaules en une seule courbe. Mais c'est surtout la tête qui frappe par son visage renfrogné et franchement laid ainsi que sa chevelure ressemblant à de la cervelle. Curieusement, tous ces traits si caractéristiques se retrouvent sur la dalle funéraire de deux chevaliers, Arnoul de Warnant, + 1398, et son fils Hubin, conservée à l'église Saint-Remi à Warnant, village situé près de 100 km en aval de la Meuse (fig. 5 et fig. 6).<sup>2</sup> Sur cette dalle à double effigie le père et le fils sont représentés identiquement et leur visages sont les frères de celui du chevalier de Molhain. Sans aucun doute, le dessin du chevalier Alard de Rayves à Molhain et ceux des deux chevaliers de Warnant sont la transposition d'un même dessin original. A la limite, l'un d'eux est l'original et l'autre une copie, mais cette éventualité ne peut se vérifier. Une troisième dalle funéraire semble procéder du même original : la dalle d'Alexandre de Brunshoven à l'église Saint-Pierre à Villers-le-Temple<sup>3</sup>. La silhouette y présente les mêmes caractéristiques et le visage, sans être aussi laid, comporte en gros les mêmes traits que celui de Molhain. On désignera, provisoirement, le dessin original par le terme de « modèle ».

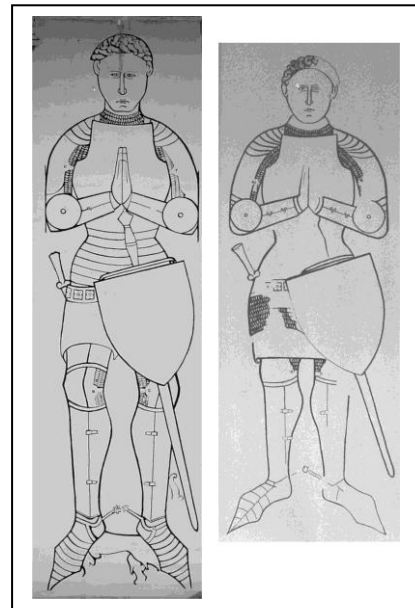
<sup>2</sup> La dalle funéraire des seigneurs de Warnant est commentée dans : H. KOCKEROLS, *Monuments funéraires en pays mosan – Arrondissement de Huy – Tombes et épitaphes 1100-1800* (1999), notice n° 25, p. 65.

<sup>3</sup> Dalle illustrée dans : H. KOCKEROLS, *ouvrage cité, arrondissement de HUY*, notice n° 35, p. 73.



Ci-dessus : Fig. 5 et 6. Dalle d'Arnoul et Hubin de Warnant

A droite : Fig. 7. Fac-similés des figures d'Arnoul de Warnant et d'Alard de Rayves à Molhain.



Les observations ci-dessus concernent en fait la partie supérieure de la figure d'Alard de Rayves, soit jusqu'à la ceinture. En dessous du baudrier, les chevaliers de Warnant et celui de Villers-le-Temple portent une braconnière faite de lames d'acier imbriquées, couvrant le ventre et les hanches, que l'on nomme 'fauldière'. Le chevalier Alard de Rayves, bien que mort en 1425, porte encore l'accoutrement du début du siècle et précisément celui que porte une autre des trois dalles de Molhain, celle d'Evrard de Rayves (Fig. 4). On retiendra donc du dessin de la figure d'Alard de Rayves qu'il est un assemblage de deux parties relevant de deux modèles différents et que l'un de ceux-ci comporte le dessin d'une armure qui n'est plus en usage.

La comparaison des dessins des effigies du chevalier Alard de Rayves et des deux chevaliers de Warnant, aussi convaincante soit-elle, n'est que partiellement valable, car un paramètre manque, celui de l'échelle. Un complément d'information est donné par la juxtaposition des fac-similés des deux figures, reproduites à la même échelle (Fig. 7). Les figures sont pareilles mais différentes : celle de Molhain est plus petite mais plus large. Des parties du corps sont élongées dans l'une, elles sont escamotées dans l'autre. La figure du chevalier de Molhain est bien l'assemblage de parties de modèles distincts, mais ces parties sont encore adaptées, non seulement dans les détails, mais encore en longueur et en largeur.

Vers 1400 l'effigie se présente le plus souvent casque en tête, plus rarement nu-tête. On peut alors supposer que l'assemblage des parties d'une effigie portait sur la variante : avec ou sans casque. Les traits du visage d'Alard de Rayves (Fig. 2) sont curieusement ramassés en un rectangle au centre de la tête et ce rectangle ressemble fort à l'ouverture du casque, tel que celui d'Evrard de Rayves (Fig. 4), dans lequel tous les traits du visage ont dû être ramassés pour y apparaître.

Le chevalier Jean de Brabançon (Fig. 3) est présenté dans un accoutrement que l'on voit peu fréquemment sur les effigies des pierres tombales. De son armure on ne voit que le casque et le gorgerin de mailles qui couvre le cou et les épaules, ainsi que les

jambes à partir des genoux. L'armure du corps est cachée par un grand tabard, une tunique qui descend jusqu'aux genoux et qui est relevée par les bras comme l'est la chasuble du prêtre. On ne conserve, en pays mosan, que quatre effigies portant cet accoutrement<sup>4</sup>. Celle de Molhain ne ressemble à aucune d'elles. Les plis de la tunique retombant des bras sont assez maladroitement dessinés, voire gauchement improvisés. L'immense casque et les frêles épaules donnent à la figure l'apparence d'un enfant.<sup>5</sup> La troisième figure de Molhain, celle d'Evrard de Rayves (Fig. 4) interpelle par son casque, le bacinet, qui semble posé sur le gorgerin, alors que c'est le gorgerin qui est accroché au casque. Il semble qu'il y ait là une erreur, probablement due à l'assemblage de deux parties d'effigies, le casque et le gorgerin ; à cette couture un élément appartient à la variante 'nu-tête', l'autre à la variante 'tête casquée'.<sup>6</sup>

## Les portiques

Les figures des trois chevaliers de Molhain sont placées sous un portique architectural qui évoque une porte ou suggère un écrin dans lequel elles sont présentées. Le 'portique' est en ce premier quart du 15<sup>e</sup> siècle le complément indispensable de l'effigie. On aura remarqué au premier regard que si les trois figures sont différentes, bien que contemporaines, les portiques le sont également.

Une première observation concerne le rapport entre les deux motifs : l'effigie et le portique. Alard de Rayves (Fig. 2) est coïncé dans son portique : ses coudes le touchent. La figure est trop large pour le portique, ou bien celui-ci est trop étroit pour recevoir la figure. Jean de Brabançon (Fig. 3), par contre, semble un peu flotter dans un portique trop large, alors que la figure est frêle. Evrard de Rayves (Fig. 4) est bien campé en largeur mais ses pieds débordent sur l'ourlet de la dalle et l'inscription a dû y être interrompue. De même, son casque est si haut qu'il a pris la place de la main divine bénissante qui se trouve normalement dans l'axe de l'arcade et qui a été reléguée sur le côté, dans le 2<sup>e</sup> lobe de l'arcade. Effigie et portique ne répondent donc pas à une composition d'ensemble, mais s'avèrent assemblés, tant bien que mal. Les portiques sont donc séparables des effigies qu'elles abritent.

Ci-contre les portiques de nos trois dalles, juxtaposés dans le même ordre que les dalles complètes (Fig. 8, 9, 10).

Les trois portiques se composent essentiellement d'une arcade surmontée d'un dais et accostée de piédroits. Les trois dais sont d'un même type, le type 'à tabernacle', simulant un reliquaire, une châsse, en forme de bâtiment. Le portique de la dalle de Jean de Brabançon (Fig. 9) est une variante où l'arcade est surmontée d'un gâble à rosace ajourée.

4 Dalle d'Englebert de Haccourt, +1415, à Hermalle-sous-Huy, et où son jeune fils porte le même habit (voir H. KOCKEROLS, *ouvrage cité, arrondissement de Huy*, notice n° 31, p. 70), dalle de Guillaume Wilkar, +1397, à Awans (voir H. KOCKEROLS, *ouvrage cité, arrondissement de Liège*, notice n° 31, p. 70), dalle de Conrad de Biernau, +1436, anciennement aux Dominicains de Liège (voir H. KOCKEROLS, *idem*, notice 129, p. 168), dalle d'Eustache de Boulogne, à l'abbaye d'Orval.

5 Les creux que l'on voit au visage aux mains et à la main divine au-dessus de sa tête ont perdu les incrustations de marbre dont ils étaient pourvus.

6 Ce défaut a été noté par GREENHILL, F.A., *Incised Effigial Slabs* (Londres, 1976), vol. 1 p. 151-152.



Fig. 8, 9 et 10. Portiques respectivement des dalles d'Alard de Rayves, de Jean de Brabançon et d'Evrard de Rayves.

Le portique de la dalle d'Alard de Rayves (Fig. 8) est une composition bien équilibrée, réalisée d'ailleurs avec une grande finesse de taille. Il remplit assez exactement le champ de la dalle, délimité par son ourlet portant l'inscription. Sur deux petits points cette insertion présente quelque faiblesse : l'espace latéral – entre le piédroit et le bord du champ – est fort étroit, ce qui amène à de légers débordements des deux dessins superposés, celui des éléments de profils des piédroits débordant sur le cadre et celui des médaillons médians du cadre débordant sur les piédroits. A la partie supérieure il semble que les pinacles surmontant le 'tabernacle' aient été raccourcis pour ne pas déborder dans le cadre (normalement les pinacles sont plus haut que les pignons qu'ils accostent). Ceci dit, le portique est de belle facture, tant dans le dessin que dans l'exécution de la gravure. Son dessin est sans conteste d'une seule venue, original.

On ne peut dire la même chose du portique de la dalle de Jean de Brabançon (Fig. 9). Son aspect général est lourd et le rapport entre les piédroits et le dais n'est pas harmonieux. Les côtés extérieurs des piédroits comportent un contrefort qui s'arrête au niveau des chapiteaux de l'arcade mais est néanmoins surmonté d'un massif qui, accolé aux autres, confère à l'ensemble un aspect disgracieux. Le gâble surcharge l'élévation du tabernacle qui eut dû être plus élevé pour avoir du corps. A ces faiblesses de composition il faut ajouter la facture médiocre de la taille et du dessin des détails, particulièrement dans les profils des étagements des piédroits, marqués par des rejets d'eau fort sommaires. L'arcade qui est normalement subdivisée en 7 lobes (ou 6 redents), rarement 9 lobes (8 redents) est en ce cas à 11 lobes (10 redents), ce dont on n'a pas, semble-t-il, d'autre exemple. L'adaptation d'un modèle a peut-être été guidée ici par un besoin 'd'en remettre', comme la surcharge excessive du portique en est le signe. Le gâble, avec sa rosace ajourée, est un élément aisément adaptable, simplement

par surcharge sur la composition. En effet, son absence de lien structurel avec les autres éléments architecturaux (arcade, piédroits) en fait un élément libre, auquel on peut donner un angle d'inclinaison selon sa fantaisie.

Le portique de la troisième dalle (Fig. 10) réserve quelque surprise. Les piédroits, à l'encontre des précédents qui sont 'à fenestrelles', sont ici 'à niches'. Le montant principal des piédroits, avec ses figurines dans des niches, est accosté – côté extérieur – d'un montant secondaire ou contrefort en langage architectural. Celui-ci montre au bas un remplissage en maçonnerie et se termine en haut par un arc-boutant. On voit très bien, sur le côté gauche du portique, que cet arc-boutant repose dans le vide ! Le modèle utilisé pour ce portique a tout simplement et brutalement été rogné sur ses côtés extérieurs. C'est d'ailleurs le même modèle qui a été utilisé pour une autre dalle à la collégiale de Molhain, conservée fragmentairement et fort usée, celle d'une dame nommée Marie.

La figure 11 montre la frange droite de cette dalle, qui reste assez lisible. A l'extérieur de la niche supérieure le piédroit extérieur s'élève encore et, à comparer les deux dalles on conclut que c'est celle de Jean de Brabançon qui est la copie atrophiée de l'autre et non l'inverse. En poursuivant la lecture du portique de Jean de Brabançon on est choqué de voir une césure brutale au niveau coiffant les niches supérieures. Les 'tourelles' qui terminent les piédroits ne sont pas à l'aplomb de ceux-ci ! Ici un modèle est abandonné, peut-être pour un autre, plus vraisemblablement pour une improvisation. Le résultat est un cafouillage. L'auteur de cet assemblage a alourdi l'arcade par des trilobes inscrits dans chaque lobe, ce qui reste dans la ligne d'une évidente lourdeur. Il a toutefois omis un petit élément qui se retrouve sur presque toutes les dalles mosanes à portique à piédroits : la petite colonnette filiforme qui reçoit le chapiteau de l'arcade et se prolonge sans redents jusqu'au bas du portique. On la voit sur les deux autres portiques (Fig. 8, 9). Le rôle de cette colonnette est d'isoler le champ dans lequel est placé l'effigie de l'espace dans lequel est placé le piédroit. On évite ainsi le rapport malvenu entre les profils en ressauts de l'architecture et l'effigie (Fig. 4). La colonnette est également absente à la dalle de Marie, ce qui conforte l'idée d'un modèle commun.



*Fig. 11. Fragment de la dalle d'une dame nommée Marie*

## **La composition**

Les figures sont puisées dans un assortiment de modèles, éventuellement partiels et en ce cas elles sont des assemblages conçus en fonction de choix, ou de variantes tels que 'casque' ou 'nu-tête'. Les modèles sont encore en constant renouvellement en fonction de l'évolution de l'accoutrement, spécialement celui de l'armure. La figure est ensuite intégrée dans un décor architectural qui peut également connaître des modes ou modifications. Enfin, le modèle de portique doit encore être adapté à la bordure qui

encadre la composition.

Finalement, c'est la dimension de la pierre qui est la contrainte principale de la composition. Il n'y a pas deux pierres tombales qui ont les mêmes dimensions. La dalle funéraire aura les dimensions du plus grand rectangle inscrit dans la pierre extraite de la carrière. Nos trois dalles de Molhain mesurent en surface respectivement 2,46, 3,63 et 2,99 m<sup>2</sup>. L'absence de standardisation des pierres se conjugue avec l'absence de standard des modèles de portique. La belle solution est de tailler la pierre aux mesures du portique désiré et disponible et non l'inverse, comme on l'a vu se faire à deux dalles de Molhain (Fig. 3, 4). Des trois dalles, seule la dalle d'Alard de Rayves montre l'insertion harmonieuse du décor dans l'encadrement de la dalle (Fig. 8). Pour arriver à ce résultat, mis à part le hasard, c'est la pierre qui a été taillée à mesure du dessin. A l'inverse, à la dalle d'Evrard de Rayves, où le dessin a été maltraité (Fig. 10), il eut fallu disposer d'une pierre plus grande ou choisir un modèle de portique plus petit.

A la contrainte de la pierre s'ajoute donc celle de la disponibilité des modèles, en fait de la richesse de l'assortiment que peut offrir l'atelier du tombier, ainsi que de son constant renouvellement. Nos trois dalles de Molhain montrent à souhait combien ces contraintes ont pu jouer et desservir de beaux projets pour aboutir à de peu glorieux résultats. Des six 'motifs', à savoir trois portiques et trois effigies, seul le portique de la dalle d'Alard de Rayves sort la tête haute (Fig. 8).

## Modus operandi

Au terme de ces observations on pourrait conclure que le *modus operandi* se présente comme suit. En un premier temps on applique le dessin du portique sur la pierre dont on dispose. La solution honorable est de tailler la pierre (trop grande) aux mesures du dessin, ce qui constitue un supplément de travail. La solution boîteuse est de tailler dans le dessin pour le réduire aux dimensions de la pierre. L'opération suivante sera d'insérer le dessin de l'effigie dans celui du portique. Ici le dessin de l'effigie sera parfois, tant bien que mal, adapté au champ disponible. Cette opération en deux phases devrait avoir permis de réaliser la première avant de connaître le choix de l'iconographie pour la seconde. Une 'préfabrication' de la dalle, où sont gravés la bordure sans inscription ainsi que le portique, permet ensuite l'insertion de la figure demandée, celle d'un chevalier, d'une dame, d'un prêtre ou d'un bourgeois en civil. Une miniature d'un manuscrit du 14<sup>e</sup> siècle suggère ce travail en deux phases. On y voit une dame visitant un atelier de tombiers où se remarquent des dalles ornés de portiques, mais sans effigies. Cette séquence de travail en deux phases est confirmée par quelques dalles conservées, où les portiques sont restés vides, sans effigies : la dalle d'Isabeau de Cambrai, vers 1340, à l'église Saint-Jacques à Tournai<sup>7</sup>, la dalle d'Arnold van Hamal, +1456, à 's Herenelderen<sup>8</sup>. Ce *modus operandi*, explique encore les traitements individuellement différenciés de la partie supérieure des portiques sur un grand nombre de dalles, la partie supérieure étant toute indiquée pour cette opération de réduction. Ce procédé de 'préfabrication' est encore avéré par une dalle récemment découverte à l'ancienne abbaye du Val-Saint-Lambert à Seraing, où il n'y a pas d'effigies mais une

<sup>7</sup> La dalle est illustrée dans REUSENS Chan., *Eléments d'archéologie chrétienne*. vol. 2, p. 274.

<sup>8</sup> La dalle est commentée et illustrée dans VAN CASTER, E. et OP DE BEECK, R., *De grafkunst in Belgisch Limburg*, Maaslandse monografieën (Assen, 1981), notice n° 33, p. 108.

scène dans laquelle un professeur enseigne à ses élèves, scène de 1,60 m large mais qui est coiffée d'un double portique manifestement réalisé pour abriter deux effigies<sup>9</sup>. Si nombre d'exemples peuvent être cités pour illustrer ce mode opératoire, l'usage de celui-ci ne doit pas avoir été exclusif. Un procédé différent se rencontre également, bien que moins fréquemment : il ajuste le dessin du portique à celui de l'effigie. On citera deux exemples : la dalle du chanoine Jacques de Castelet, mort vers 1400, à l'église Saint-Barthélemy à Liège, dalle où l'effigie commande la composition, le gâble étant fortement réduit en hauteur<sup>10</sup>. ; la dalle de Daniel van Horn, +1298, à Vechmaal, où c'est également le dessin du gâble qui est postérieur à celui de l'effigie.<sup>11</sup> On notera encore qu'une adaptation du dessin du portique est encore possible par une simple coupe dans les montants des piédroits, le niveau de l'assise de l'arcade étant sans lien structurel avec l'élévation des piédroits.

## Conclusions

Deux conclusions peuvent être tirées de ces observations. Concernant le dessin : tant celui de l'effigie que celui du portique, il est la transposition d'un 'modèle', à la même échelle, fixé sur un autre support. Concernant le modèle : il est adapté, en partie ou en entier, selon les contraintes du projet.

On n'est pas renseigné sur la nature du modèle, ce dessin qui est copié avec plus ou moins de fidélité. Nos observations sur les trois dalles de Molhain ne permettent que de supposer qu'il s'agit de poncifs. Le 'poncif' est une « feuille de papier comportant un dessin piqué de multiples trous que l'on reproduit en pointillé en passant une ponce sur le tracé »<sup>12</sup>.

L'usage de poncifs permet d'expliquer la présence à Molhain et à Warnant d'un même type très particulier d'effigie (Fig. 2 et 5), comme il a été relevé au début de cet article. Une autre hypothèse a été avancée, qui attribue la confection des deux dalles à un même atelier.<sup>13</sup> Ceci suppose qu'une commande est expédiée au loin, ce qui est courant, mais beaucoup moins probable lorsque le lieu de destination est également doté de carrières et d'ateliers, comme c'est le cas aux environs de Givet. Il restera néanmoins difficile de dire si des œuvres gravées sont sorties d'un même atelier ou si elles ont tout simplement été dessinées avec les mêmes poncifs.<sup>14</sup> Une investigation bien plus exhaustive de la production mosane devrait le permettre, les observations ci-dessus ne portant que sur les trois dalles de Molhain.

© Hadrien Kockerols : photos et dessins, Fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

9 Illustration dans : H. KOCKEROLS, *SERAING, découverte de fragments de deux pierres tombales à effigies gravées, du 13<sup>e</sup> siècle*, à paraître dans *Chronique de l'archéologie wallonne*, Vol. 14.

10 Voir H. KOCKEROLS, *ouvrage cité, arrondissement de Liège*, notice n° 107, p. 152.

11 VAN CASTER & OP DE BEECK, *ouvrage cité*, n° 7, p. 56.

12 Trésor de la langue française.

13 L'hypothèse est émise par GREENHILL, *ouvrage cité*, vol. 1, p. 160.

14 Cette conclusion ne s'applique qu'aux dalles gravées ; elles disparaissent après 1530 pour laisser place aux dalles taillées en bas-relief. Dans ces dernières le procédé de poncifs n'est plus d'application et les ateliers respectifs sont décelables par d'autres moyens.